

J.A. 1820 MONTREUX 1

N°9
30 AVRIL 1971
PRIX: FR. 0.60

TRIBUNE DE CAUX

Dans ce numéro:

Des enseignants repensent leur rôle
face à la remise en question des valeurs morales

La Suède à un carrefour

A l'Ecole nationale d'Agriculture de l'Inde



L'Ecole nationale d'agriculture de l'Inde à Haryana, au nord de Delhi est en pleine extension. 25 000 étudiants pourront y étudier et y vivre pendant leurs études. Ci-dessus : vue des bâtiments actuels. Ci-dessous : le recteur, M. Fletcher, explique les plans d'extension.



Rencontres de jeunes d'autres continents avec les étudiants de Haryana. Ci-dessus : Merry Vundla, d'Afrique du Sud, passionne ses interlocuteurs. Ci-dessous : la famille d'un professeur reçoit à sa table deux des interprètes de « Il est permis de se pencher au-dehors ».



Bipèdes et quadrupèdes

L paraîtrait que le summum du bonheur et de la liberté serait, pour les hommes, de vivre comme des animaux. Dans ce monde, bestial et brutal, nulle contrainte n'existerait ; on serait libre de donner cours à ses instincts plus primitifs, de vivre dans un troupeau sans se soucier de la direction qu'il suivrait, d'ignorer des principes de propreté qui restent l'apanage ennuyeux de quelques bipèdes attardés.

« Vraiment, nous disait un professeur de biologie qui vient de consacrer une thèse de doctorat à l'étude de petits animaux ? C'est ignorer que le monde animal obéit à des règles extrêmement strictes, d'où le hasard est banni ; aucun animal ne peut faire ce qu'il veut, quand il veut, comme il veut. S'il suit certaines lignes de conduite selon ses besoins organiques, lignes qui sont intangibles et quasi invariables, il n'en jouit pas moins d'une certaine liberté. On retrouve cette présence de la liberté dans toute matière vivante, culminant dans l'être humain ».

C'est pourquoi notre rôle, vis-à-vis de ceux qui veulent nous faire redescendre d'un cran dans l'échelle de la liberté, ne devrait-il pas être de fixer des limites, non pas pour arrêter toute vie créatrice, mais pour l'orienter vers la réalisation de soi-même ?

Ce n'est pas à l'image d'un animal que l'homme a été créé, mais à celle d'une liberté donnée par Dieu qui entend que nous en fassions un digne usage.

P.-E. D.

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours
Publié par Editions
Théâtre et Films de Caux S.A.

Rédaction, administration, publicité :
Case postale 3, 1211 Genève 20
Tél. (022) 33 09 20 CCP 10 - 25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse	Fr. 15.—
Autres pays	Fr. 18.—
France	F 20.—

à verser au CCP 73, Lyon,
Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :

Suisse	Fr. 9.—
France	F 10.—

Rédacteurs responsables :
Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

Face à l'effritement des « valeurs »

DANS le monde de l'enseignement, c'est un euphémisme de répéter que les « valeurs » traditionnelles sont dépassées, voire balayées. Par la reconnaissance de ces « valeurs », il faut sans doute entendre le respect dû à l'autorité, que celle-ci s'incarne dans des maîtres ou des parents, l'adoption aussi, plus ou moins consentie de plein gré à un comportement moral que la génération précédente considérait comme normal et qu'une certaine jeunesse aujourd'hui taxe volontiers de « bourgeois » ou de « réactionnaire ».

Aussi, quand des enseignants se rencontrent à l'heure qu'il est s'interrogent-ils sur ces deux sujets, avec plus ou moins d'angoisse selon leur degré de sincérité et de fidélité envers leur vocation. Leur rôle n'est-il pas de conduire, de montrer un chemin à leurs élèves, bien plus que de laisser faire et de « comprendre » sous prétexte que la liberté doit se confondre avec la licence ? En vérité, au nom de cette sacro-sainte liberté, on laisse aujourd'hui faire des choses dans le domaine moral, sexuel et scolaire, qui ne devraient jamais être tolérées, à moins qu'enseignants et parents avouent d'avance qu'ils ont démissionné du rôle qui est le leur.

Dans un monde qui perd la boussole

Que le rôle d'éducateur soit aujourd'hui bien difficile à remplir, nous en convenons. Car des forces diablement organisées se déchainent sur notre société pour balayer ce qu'elle avait encore de sain et de solide. Même l'Eglise semble avoir perdu la boussole, au point que certains ecclésiastiques justifient l'avortement, le divorce, les relations sexuelles avant le mariage, etc., questions qui paraissent il y a quelques années à peine, autant d'enfreintes à la loi divine.

Aussi est-il encourageant d'écouter certains éducateurs affirmer que leur rôle est « d'être des pylônes spirituels pour une génération qui a perdu le sens de la vie », face à l'océan de pornographie, de contestation permanente qui s'étend autour de nous.

« Noé fit ce que l'Eternel lui ordonna... »

Une telle rencontre s'est déroulée récemment à Genève, dans un cadre strictement privé ; nous respecterons donc pleinement l'anonymat des participants. Il y fut beaucoup question des hommes de courage dont l'Ancien Testament nous fournit de si éclatants exemples ; on évoqua Noé qui eut le courage d'aller de l'avant, seul contre tous, certain de l'ordre que l'Eternel lui avait adressé ; on parla des prophètes qui ne craignirent plus les « autorités en place » n'osant pas, tout comme aujourd'hui, affronter avec suf-

fisamment de courage la dégradation ambiante des mœurs.

Des exemples dans le monde contemporain : on en apporta plusieurs, frappants, démontrant, s'il est encore besoin de le faire, combien l'action est contagieuse, avec quelle force de persuasion on peut parler lorsque l'on a le courage d'être soi-même, et surtout, d'être conséquent avec soi-même en mettant en pratique l'idéal que l'on s'est fixé. Si l'on recherche la popularité, si l'on se laisse gagner par la soif de l'opportunisme ou du conformisme, il est évident que cette « haute route » sera fermée et que l'on s'embourbera chaque jour davantage dans l'inextricable labyrinthe des faux problèmes.

Le théâtre n'est pas un étalage

Citons donc, pour terminer, en plus de la lettre que nous publions ci-contre, le témoignage d'un directeur d'école dans un pays européen. Certains acteurs professionnels avaient voulu faire jouer par des élèves une pièce à caractère carrément pornographique. Avisé trop tard le directeur relève le défi, refuse l'interdiction pure et simple, et accepte d'ouvrir un dialogue, c'est-à-dire d'autoriser une représentation privée de la pièce devant des parents d'élèves et des délégués des maîtres et des élèves. Après le rideau final, la discussion s'engage. Un professeur d'université se lève le premier pour affirmer « qu'il vient d'éprouver une grande émotion esthétique ». Puis il s'en va. D'autres prennent la parole, apportant leur soutien à la liberté de choix des élèves qu'il faut savoir respecter, aux « tabous » moraux qui sont actuellement détrônés de la place qu'ils occupaient jadis — faussement à leurs yeux. Des parents, flattés par les talents d'acteurs de leur progéniture, les félicitent. A la fin, le directeur prend la parole et proclame haut et fort sa foi et ses convictions. Selon lui, la vague d'impureté qui déferle sur le monde aujourd'hui sape à sa racine la vie de famille, cellule-mère de toute société humaine ; elle désoriente les meilleures intentions ; elle détourne des vrais problèmes des esprits encore neufs ; elle mine les énergies. Il faut crier « halte » chaque fois que l'on peut. Le directeur ajouta qu'il n'hésiterait pas à se démettre de ses fonctions si l'on accordait l'autorisation de présenter ce spectacle dégradant. Pendant une semaine, les discussions allèrent bon train, tant parmi les élèves que parmi le corps professoral et les parents. Puis le représentant des élèves vint voir le directeur, au nom de ses camarades, lui apportant leur adhésion et ajoutant : *Vous avez été pour nous le témoignage d'une conscience vivante ; c'est de cela que le monde a le plus besoin.* Nos lecteurs sauront tirer eux-mêmes les conclusions qui s'imposent.

P.-E. D.

« Je me refuse à sombrer dans le désespoir »

Pourquoi ? Après vingt années d'enseignement, les heures que je suis amenée à vivre dans mon Ecole normale d'instituteurs sont devenues si dures, si éprouvantes que j'ai décidé de poser sérieusement la question à mon inspecteur général rencontré récemment :

« Est-ce le moment pour moi, oui on non, d'envisager l'achat d'une boutique de droguerie pour finir ma carrière de professeur à vendre de la poudre à vaisselle ? »

Il m'a répondu : « Les artistes sont rarement bons commerçants — je ne vous le conseille pas. Reposez vous bien ; bon courage ! »

Je me refuse à sombrer dans le gouffre du désespoir pourtant... J'ai été insultée en classe par une vingtaine de garçons de 19 ans qui m'ont traitée de « SS » — parce que je contrôlais les absences au début des cours, que je demandais aux plus agités de venir au premier rang, de bien vouloir cesser leurs mots croisés, et la lecture du Canard enchaîné, etc.

Qu'ai-je fait ? j'aurais pu partir, abandonner le terrain. Non, j'ai laissé passer l'orage qui grondait comme une vague de fond. Un seul élève a mis ses mains sur ses oreilles, n'approuvant pas les huées de ses camarades. J'ai continué mon cours avec la force que Dieu me redonne sans cesse, — car je crois en Lui, en Son assistance dans la réalité du combat où il m'a lancée.

Rapport a été fait à l'administration. Quelqu'un m'a conseillé de ne plus faire de cours à cette classe jusqu'à la fin de l'année. J'avais écrit une lettre au recteur de l'Académie pour l'avertir de mon désespoir, mais intérieurement je n'étais pas satisfaite.

S'aligner sur le « contexte » ou sur autre chose ?

Au conseil des professeurs, plusieurs collègues m'ont affirmé avec force leur solidarité pour défendre les professeurs attaqués dans leur autorité de cette façon (nous étions deux à être insultés en 48 heures, avec d'autres formules !).

D'autres ont dit : « Tout dépend du contexte... » Je me suis refusée à sombrer dans le désespoir parce que j'ai appris que la voix intérieure nous dicte jour après jour ce que nous avons à faire, ou à dire.

Là — ou jamais, c'était l'occasion !

La pensée m'est venue le lendemain matin d'écrire quelques courtes réflexions que je lirais à mon directeur avant de les lire à mes élèves — en attendant leurs excuses. Ce qui fut fait.

Je leur parlais de mon activité dans la Résistance et, plus tard, auprès des rescapés des camps de concentration ; puis de mon engagement dans une bataille mondiale pour redonner des assises morales fermes à une société nouvelle, leur demandant de réfléchir à ce qui leur était demandé en tant qu'hommes et citoyens responsables.

Nous attendîmes ensuite trois quarts d'heure dans le couloir avec le directeur pendant que les élèves discutaient entre eux. Je me suis

rendu compte durant cette attente avec mon directeur le véritable calvaire que vivent des chefs d'établissement, leur terrible solitude.

Enfin j'ai pu rentrer à nouveau dans ma classe ; un élève s'est levé en présence du directeur et il m'a fait des excuses au nom de tous. Puis le directeur a dit quelques mots très simples sur la notion de respect des uns et des autres et aussi du respect de la femme.

La cloche avait sonné ; — d'autres élèves attendaient dans le couloir hurlant : « Ça a sonné ! — Nous ne sortirons pas », répondirent mes élèves. Le contact humain était retrouvé ; nous avions devant nous des visages sérieux, attentifs, certains sceptiques et interrogateurs, mais tous étaient là.

Ceci me donne un immense espoir. Je me refuse à sombrer dans le désespoir parce que j'ai décidé de lutter avec ces garçons — qui seront la France enseignante de demain — pour une société juste et nouvelle. Un vrai socialisme humain où chacun a sa place ; où sa dignité d'homme est respectée. Sur la base de critères moraux absolus c'est possible, c'est la clé pour que de nouvelles relations humaines se cimentent dans la fraîcheur d'un re-

nouveau. Je me refuse à juger brutalement ces jeunes sans leur avoir proposé une autre route à suivre que celle de la révolte et de la violence. Je me refuse à vivre devant eux désespérée ou révoltée.

C'est la raison pour laquelle j'ai accepté le défi du changement de mon comportement personnel.

Cela vaut la peine d'abandonner son orgueil de professeur qui sait tout, son ambition de réussite dans une carrière, sa satisfaction personnelle dans un travail professionnel bien fait.

Il nous faut redonner à une génération tout entière, devenue explosive par manque de lucidité, d'amour, de vision d'avenir, (pour elle c'est la faute d'aînés comme moi !) un dynamisme intérieur, un but pour la vie, une volonté de se battre pour refaire le monde au delà de la violence.

Le programme d'action que propose le Réarmement moral est à la mesure de notre temps. Ce n'est pas un hasard s'il existe dans le monde d'aujourd'hui, c'est une nécessité urgente.

Citations ... à méditer

Mais l'espérance, voilà ce qui m'étonne moi-même. Ça c'est étonnant. Que ces pauvres enfants voient comme tout ça se passe et qu'ils croient que demain ça ira mieux... Ça c'est étonnant et c'est bien la plus grande merveille de notre grâce.

Charles Péguy

L'homme, être social, a le devoir d'être un créateur de joie. En s'imposant ce devoir de joie communicative, il est obligé de se mettre lui-même dans cet état, c'est-à-dire de réaliser plus facilement en lui cet équilibre altruiste source du bonheur.

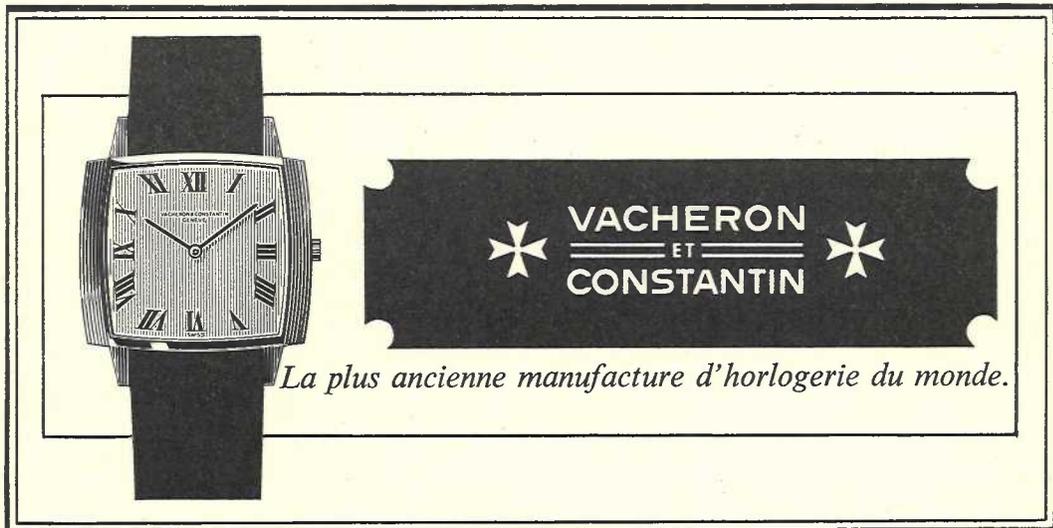
Dr Paul Chauchard

Aucun système de valeurs ne peut prétendre constituer une véritable éthique à moins de proposer un idéal qui transcende l'individu au point de le justifier, au besoin qu'il s'y sacrifie.

Jacques Monod
dans *Le Hasard et la Nécessité*

Si nous remplaçons la liberté par la licence, si nous laissons se créer une société centrée sur la sexualité, préoccupée d'argent et imbibée d'alcool, où l'homme est adoré comme un dieu ; si nous faisons de l'égoïsme une vertu au nom du libre choix de l'individu, alors nous condamnons les générations futures à perdre la liberté que nous avons chèrement acquise et qui reste notre bien le plus précieux.

Peter Howard



VACHERON
ET
CONSTANTIN

La plus ancienne manufacture d'horlogerie du monde.

L'agrandissement du centre culturel Westminster

Depuis quelques mois, un vaste transfert des bureaux londoniens du Réarmement moral a commencé. Il s'agissait d'une part de répondre aux besoins croissants des activités du centre culturel Westminster comme de l'action menée dans les divers secteurs de la vie du pays et, à travers Londres, de nombreux pays du monde ; d'autre part de remplacer les bureaux qui étaient installés depuis 1938 au 4, Hays Mews, dans le quartier de Mayfair, et dont le bail venait à expiration, le pâté de maisons dont ils faisaient partie devant être entièrement reconstruit.

Réflexions et enquêtes menées ces deux dernières années firent apparaître le sérieux avantage que représentait un regroupement autour du théâtre Westminster. Ce choix présentait de solides atouts pour l'avenir, en particulier en raison de la proximité du quartier de la gare Victoria qui est appelé à devenir pour la capitale britannique le principal centre de communications ferroviaires et aériennes.

Acquisition a déjà été faite, cette dernière année, de deux immeubles, l'un d'habitation, l'autre de bureaux, à deux minutes du Westminster. Mais la démarche la plus importante a été celle qui a abouti à la décision de créer deux étages de bureaux au-dessus du bâtiment même du théâtre. Cette nouvelle construction vient d'être entreprise.

Le Théâtre Westminster a été mis à la disposition du Réarmement moral il y a exactement un quart de siècle. L'acquisition de ce bâtiment avait été l'œuvre, à l'issue de la guerre, d'un groupe d'officiers et de soldats en mémoire de leurs compagnons d'armes tombés au champ d'honneur. Plusieurs spectacles ont été montés dans cette salle, de nombreuses conférences s'y sont tenues, mais c'est surtout à partir de 1963 que le Réarmement moral s'est résolu à présenter au Westminster des pièces de façon régulière et sur une base commerciale. C'est ainsi qu'en huit ans une quinzaine de spectacles y ont été créés ou repris, attirant en tout plus d'un million de spectateurs.

Une expansion constante

En 1966 la construction d'un centre culturel, contigu au théâtre, a été terminée et le nouvel édifice, consacré à la mémoire de Peter Howard, mort l'année précédente, a été inauguré par Rajmohan Gandhi. Des activités variées s'y déroulent en permanence : en plus des huit représentations théâtrales qui s'y donnent chaque semaine, des conférences s'y tiennent les samedis et dimanches, des films y sont présentés, des concerts organisés. Un restaurant, dont le mode de gestion mériterait à lui seul un article circonstancié, y sert d'excellents repas, attirant ainsi de nombreux cadres et employés des bureaux du quartier.

En outre diverses autres activités se déroulent dans le centre culturel dont la moind-

re n'est pas celle des *Amis du Westminster* qui cherchent à favoriser le contact entre le théâtre et le public le plus large, non seulement en Angleterre, mais dans 23 pays.

Ce sont les architectes du centre qui ont en premier lieu suggéré l'addition de deux étages au-dessus du théâtre. Celui-ci ne sera pas touché par la nouvelle construction qui sera en elle-même assez légère et en quelque sorte suspendue à une charpente métallique. Les nouveaux étages comprendront des ateliers pour le metteur en scène, le décorateur, la costumière, une salle de répétitions, une salle de visionnement de films, des pièces de conférences et des bureaux. Une librairie sera en outre créée au rez-de-chaussée du théâtre dans un espace encore disponible donnant directement sur la rue.

Etant donnés les prix actuels du terrain et de la construction dans ce quartier, le coût total de ce nouvel espace de bureaux représente une sérieuse économie. Les 600 m² additionnels dont la construction sera terminée en automne, reviendront à 200 000 livres (2 000 000 Fr.s.) ce qui correspond au prix de six ou sept années de location de ce même espace.

Petites nouvelles

Nigeria: contre la corruption

■ Dans un grand article de première page paru sous le titre « Ogbemudia fait appel à l'honnêteté », le journal *Nigerian Observer* a fait état d'une déclaration du gouverneur militaire de l'Etat du Midwest, publiée à l'occasion de la conférence du Réarmement moral qui s'est tenue à Bénin, au Nigeria. « Si les principes de l'honnêteté, de la pureté, du désintéressement et de l'amour ne sont pas là pour guider nos aspirations humaines, avait déclaré le colonel Ogbemudia, il sera impossible d'empêcher la corruption de s'installer dans le pays. »

Le commissaire aux affaires intérieures de l'Etat, M. Paul Izelein, qui lisait la déclaration du gouverneur à l'assemblée, avait ajouté pour sa part : « Dans la présente situation du Nigeria, la réconciliation sera un vain mot si elle n'est pas le fruit d'une détermination de changer nos vies. »

Des exemples du genre de réconciliations profondes que souhaitaient l'orateur officiel devaient être apportés à la conférence par plusieurs des délégués qui comprenaient chrétiens et musulmans de six des douze Etats fédéraux, fonctionnaires de l'administration et de la police, éducateurs, jeunes ouvriers.

On raconta comment, dans un Etat, le gouverneur militaire s'était réconcilié avec le principal chef coutumier après avoir vu le film *Liberté*. Dans une autre région, le même film avait contribué à mettre fin à l'hostilité qui divisait deux communautés depuis plusieurs générations.

Un jeune homme fit part de sa décision de



Le « Westminster » s'agrandit : deux étages supplémentaires seront érigés en superstructure sur le bâtiment actuel. Pendant le week-end une grue géante a hissé les poutrelles d'acier ; toute circulation avait été interdite dans la rue longeant le théâtre.

se libérer, avec l'aide de Dieu, de l'emprise de la drogue et d'utiliser ses énergies pour transmettre un but de vie à ceux de son âge.

Dans la cour de l'Université Edo, siège de la conférence, une projection en plein air du film *Le Lever de la nuit* rassembla outre les délégués, des professeurs, des étudiants et de nombreux notables de la ville.

Inflation et prix des journaux

■ Récemment, les rédacteurs d'un périodique britannique, tiraillés entre la nécessité de monter leurs prix d'abonnement pour pouvoir nouer les deux bouts et leur désir de combattre l'inflation grandissante, avaient décidé de poser le problème à leurs lecteurs. L'écho a été fort encourageant. Une lectrice envoya un chèque de 50 livres. Plusieurs abonnés commandèrent des exemplaires supplémentaires du journal qu'ils vendront au numéro ou distribueront autour d'eux. D'autres se sont regroupés afin de faire adresser leurs exemplaires sous une même enveloppe, économisant ainsi des frais de port.

Les lecteurs de ce journal — qui n'est autre que le Service d'information du Réarmement moral en Angleterre — rejoignent dans leurs efforts ce pasteur anglican dont parlait récemment le quotidien *Evening Standard*, de Londres. Préoccupé par la « spirale de l'égoïsme », il avait annoncé à ses paroissiens qu'il accepterait désormais une réduction volontaire de salaire.

Comme quoi cette fameuse inflation, c'est notre affaire à tous, n'est-ce pas ?

Perspective inattendue sur l'art et les artistes

« L'art est mort, vive la machine ! » Tel était le cri de guerre des Dadaïstes en 1920. Aujourd'hui, on entend un cri semblable chez les théologiens, « Dieu est mort ! » Ne se pourrait-il pas que Dieu et l'art eussent été en vie pendant tout ce temps mais que nous, leurs serviteurs, eussions besoin de naître à nouveau ? Ainsi s'exprime le peintre norvégien Victor Smith dans un remarquable petit livre qui vient de sortir de presse en Angleterre. *

Cet ouvrage est né à la suite d'une conférence qui, l'été dernier, a réuni à Caux des peintres, des acteurs, des musiciens et autres représentants du monde des arts et de la culture, venus de l'est et de l'ouest de l'Europe. Des artistes et des professeurs de renom s'y expriment par une suite d'exposés qui nous ouvrent une perspective inattendue et renouvelée sur l'art et l'artiste à notre époque.

En un temps où l'art a perdu de son contenu, où il ne cherche plus nécessairement à développer l'esprit de l'homme mais à le choquer, et où la recherche intellectuelle prend la place des valeurs spirituelles, ce livre redéfinit le rôle de l'art et ose prétendre que dans ce domaine, comme dans d'autres, on a besoin d'une foi et de valeurs permanentes auxquelles se référer. Une renaissance de l'art doit se faire par une renaissance de l'artiste lui-même. En effet, comment pourrait-il donner l'espoir s'il a lui-même perdu tout espoir ? Apporter la libération s'il est lui-même enchaîné ?

Victor Smith, dont les fameux vitraux sont connus au-delà de la Norvège, nous donne de l'artiste une conception radicalement opposée à celle qui prévaut aujourd'hui ; il dit notamment : « On prétend que pour faire des progrès un artiste doit avoir foi en lui-même. Cette idée convient à la croyance moderne qui veut que le but de la vie soit le développement de notre propre personnalité... Pour un artiste, être esclave de sa propre personnalité signifie l'étouffement de son art. La tâche de l'artiste c'est de lever un coin du

rideau, afin que l'homme puisse découvrir les choses essentielles de l'existence.

» Bien sûr, la plus grande partie de l'art provient d'une expansion du moi — un développement de la personnalité. Mais le grand art, qui est un phénomène plus rare, jaillit de sources très différentes. Le grand art vient au jour lorsqu'on renonce à soi-même, et à travers une force spirituelle qui remplit le cœur quand celui-ci est libre du moi.

» L'ambition est une force colossale dans chaque artiste. Nous désirons si fort être appréciés que cela nous conduit, beaucoup d'entre nous, à faire des peintures ultra-modernes qui sont de peu de valeur et très vite démodées.

» L'art est une création libre de l'esprit révélée aux cœurs libres et ouverts. C'est comme de respirer ; l'air entre et il ressort ; vous recevez et vous donnez. Le vrai art vient aux cœurs humbles, à ceux qui sont prêts à recevoir et à redonner plus loin.

» L'ennui avec le cœur c'est qu'il ne peut pas être rempli s'il est déjà plein. Certains d'entre nous avons peut-être rempli nos cœurs de choses qui sont de peu d'importance pour nous et pour le monde. Nous devrions peut-être nous en débarrasser pour faire la place aux vrais dons de Dieu. Je parle de Dieu parce que je crois que tout homme qui crée a une foi, d'une sorte ou d'une autre. Si l'on veut créer quelque chose pour l'esprit, il faut croire au spirituel. »

Où est la place de l'homme ?

Dans l'art contemporain, l'homme a perdu sa place en tant qu'être humain. Le peintre finlandais Lennart Segerstråle pense, au contraire, que l'art doit redécouvrir l'homme, et il exprime ainsi sa vision : « La force de l'art est déterminée par la source de son inspiration... Un changement de style ne changera jamais l'essence de l'art. Des défenseurs de l'art prétendent, par exemple, que l'expulsion de l'homme est un élément de l'œuvre créatrice. J'oserai faire ici une prophétie exac-

tement opposée. Quand la préoccupation première de l'artiste sera l'homme, alors, de son exil, il reviendra vers l'art avec une force jusqu'ici inconnue. C'est à travers la découverte du prochain, dans l'amour, que l'art contribuera à son propre renouvellement et à celui de notre siècle. Il deviendra un élément de première importance dans le développement de l'humanité. »

Le théâtre est malade

Il faudrait pouvoir citer le professeur Eiliv Skard qui enseigne l'histoire des idées à l'Université d'Oslo. Dans un remarquable exposé il place l'art dans la perspective historique des civilisations. Mais il faut mentionner le théâtre, qui tient dans ce recueil une très large place. C'est sans aucun doute, après la musique, l'art le plus populaire. Mais le théâtre est malade. Faut-il continuer à montrer sur la scène des choses écœurantes, à poser les problèmes sans les résoudre ? Peter Lotar, auteur dramatique suisse né à Prague, répond en disant : « Une révolution par le moyen de la scène — oui ! Des sensations éhontées maquillées en révolution — non !

» Ceux qui prétendent au droit d'ôter le masque des autres devraient se démasquer eux-mêmes d'abord. Alors on pourra voir si la vérité parle sur leur visage.

» Si notre théâtre ne veut pas mourir, il doit à nouveau devenir fécond. Seul le retour aux sources d'une véritable inspiration peut amener ce renouveau, dans un esprit qui ne se trouve pas sur les sentiers usés de la mode, mais qui devance toujours la mode. » Et plus loin, ce même auteur explique : « ... Dieu est présent dans toutes les valeurs morales et Il est la source de l'inspiration. »

En refermant ce livre, on oublie complètement que douze personnes différentes s'y sont exprimées. Pas de contradiction entre elles, et aucune prétention non plus. Elles espèrent redonner à l'art son sens profond et à l'artiste sa vraie mission.

J. F.

* *New Life for Art*, Grosvenor Books, 94 p. Prix en Suisse, Fr. 4.90.

Aimez-vous ce journal ?

Si vous lisez ce journal pour la première fois et que vous désirez en recevoir à l'essai quatre numéros, ou si vous connaissez quelqu'un qu'il pourrait intéresser, remplissez le bulletin ci-contre.

A adresser sous enveloppe ouverte à la Tribune de Caux, CH-1824 Caux. (En Suisse affranchir avec 10 ct.)

Veuillez envoyer gratuitement la Tribune de Caux pendant deux mois à

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :



Garage de Bergère

J. L. HERZIG

1800 Vevey

Tél. 51 02 55

Suède : la prospérité matérielle n'est pas tout

de notre correspondant à Stockholm

Le printemps fleurit, en Suède aussi. Mais le 25 avril — à l'heure où nous écrivons — nul ne sait ce qui se passera. Ce sera peut-être le début d'un long « hiver social ». C'est en effet à cette date qu'expire « l'armistice » conclu entre le gouvernement et les représentants du personnel de l'Etat pour permettre l'arbitrage du plus grave conflit social qu'ait connu le pays depuis longtemps. Cette grève, on s'en souvient, avait menacé le fonctionnement de l'ensemble des services publics en février et mars. Prévoir une issue favorable semble, hélas ! plutôt optimiste.

Agissant selon une procédure d'exception, mais avec l'appui de tous les partis démocratiques, le gouvernement avait rappelé au travail ses employés le 11 mars. 25 000 enseignants reprirent le chemin de leurs classes de cours, primaires, secondaires ou universitaires après trois semaines d'interruption. Les trains se remirent à rouler. Les salaires furent à nouveau payés, les services sociaux se remirent à travailler. On imagine mal à l'étranger ce qui peut se produire dans un pays comme la Suède où l'Etat est devenu une institution-providence quand celle-ci se met tout à coup à cesser de respirer par la grève de ses employés.

Où l'égalité se retourne contre l'Etat

Tout avait commencé au début de février par la grève des employés de l'Etat à formation universitaire (SACO) et par celle des fonctionnaires du gouvernement (SR) qui incitèrent leurs cadres à faire grève. Le gouvernement répondit à cet ultimatum par un lock-out, auquel les syndicats rétorquèrent par une extension de la grève à 50 000 employés de l'Etat ; ce dernier ne pouvait évidemment pas, purement et simplement, les congédier.

Comment se fait-il que des fonctionnaires aient le droit de faire grève — droit qui n'est reconnu que dans bien peu de pays ? Ceci remonte à 1965, lorsque le Parlement vota une loi accordant aux syndicats de fonctionnaires les mêmes droits qu'aux autres syndicats : droit de négocier et de conclure des contrats de travail, droit de grève, etc. En contrepartiel'employeur, en l'occurrence l'Etat, reçut aussi les droits dont disposent les autres employeurs, notamment le lock-out. Dans l'esprit du législateur, cette loi devait corriger une inégalité entre des salariés, entre des syndicats, et permettre aux fonctionnaires de l'Etat de s'aligner sur leurs collègues dont ils seraient en tous points les égaux. Cette tendance à l'égalité est caractéristique de la vie politique suédoise. Mais peu de députés avaient pensé que cette loi mettrait le pays au bord du précipice, comme c'est le cas aujourd'hui.

Etrangement, les syndicats qui commencèrent la grève en février, se virent reprocher

Souvent citée comme modèle de pays socialiste démocratique, la Suède passe depuis quelque temps par une période troublée. Les grèves se succèdent les unes aux autres, tant dans les grandes industries que parmi les fonctionnaires de l'administration. La dernière en date fut de loin la plus importante, puisqu'elle mit en danger tout le fonctionnement de l'Etat lui-même. Nous avons demandé à notre correspondant à Stockholm de « faire le point » de cette situation délicate qui illustre pour nous de façon assez dramatique cette vérité que « l'homme ne vit pas de pain seulement ».

par la Fédération nationale des syndicats de « saper la politique d'égalisation des salaires que nous considérons comme essentielle pour le marché du travail », et de mettre en péril l'emploi de cent mille travailleurs qui pouvaient prétendre à des salaires égaux à ceux revendiqués par la SACO. Ce dernier syndicat réclamait une augmentation des salaires de 23,5 %, ce que les autres fédérations jugèrent démagogique. A quoi la SACO répondit que ses affiliés n'avaient pas bénéficié des augmentations générales accordées à d'autres travailleurs, ce qui représentait, à leurs yeux, une injustice notoire, même si leurs membres recevaient un salaire « confortable ».

L'ancien premier ministre, M. Tage Erlander, qui présida le Gouvernement suédois pendant 26 ans, n'hésita pas à affirmer que

la grève était politique. « L'évolution de notre société, ajoutait-il, réclame de tous une solidarité accrue. Nous avons pensé nous acheminer vers une société égalitaire et avoir créé un certain sens de solidarité, mais nous étions sans doute trop optimistes. »

Les sentiments de classe se sont évidemment affinés durant la période de la grève. Des forces idéologiques de tout bord n'ont pas manqué de souffler sur le feu. La Suède avait, croyait-elle, trouvé le moyen de résoudre le conflit des classes, mais elle se trouve maintenant dans une situation sociale sans précédent, où les groupes de salariés sont divisés selon des normes inconnues jusqu'alors. L'égoïsme du groupe a remplacé l'égoïsme individuel. Est-ce un progrès ? La croissance du revenu individuel qui a placé la Suède dans le groupe de tête des nations du monde n'a résolu ni l'égoïsme ni la rancœur des citoyens.

L'un des représentants d'un syndicat en grève écrivait dans la presse que l'organisation professionnelle devait « s'occuper tout d'abord des intérêts de ses affiliés, et qu'elle ne pouvait se sentir responsable des réactions d'autres organisations ». Telle était l'attitude générale d'irresponsabilité qui régna pendant le conflit.

Pas de grèves pendant trente ans

La Suède a connu une longue période de « paix du travail » depuis 1938, grâce à un accord passé entre le patronat et la Fédération des syndicats réglant les procédures



En Suède, tout est prévu « de la crèche à la tombe ». Cependant, on s'y ennue, malgré toute la sécurité matérielle procurée par trente ans de prospérité. Notre photo : des jeunes devant un bâtiment de Stockholm.

Photo CIRIC

Suède (suite)

d'arbitrage. Il en est résulté une prospérité inégalée dont chacun a bénéficié. Mais il devient évident maintenant que la prospérité matérielle n'entraîne pas nécessairement une amélioration des tendances profondes d'un peuple.

Pourtant, on aperçoit ici et là quelques lueurs d'espoir, dégageant l'horizon. Un haut fonctionnaire rappelait récemment qu'un des aspects heureux du conflit avait été d'obliger le pays à s'interroger. Quant au professeur Anders Oestling, économiste bien connu, il déclara au début de la deuxième semaine de la grève : « Le socialisme n'est pas en cause. Cependant, la solution doit être recherchée à un niveau plus profond : celui du com-

portement des hommes. Nous ne sortirons de nos problèmes que par une recherche sur le plan moral, par un changement créant dans l'homme une attitude différente vis-à-vis de la vie. »

Le premier ministre Olof Palme dans son livre *Politique, Question de Volonté* souligne le besoin de poursuivre des idéaux nouveaux pour l'avenir de toute communauté ; il place au centre de son raisonnement le mot « changement ».

Quel chemin prendre ?

Changer ? D'accord, dit-on, mais dans quelle direction ?

On pouvait lire dans un périodique suédois, sous la plume d'un correspondant scandinave : « Notre expérience devrait nous amener à

constater que la poursuite d'un idéal de vie visant à couvrir tous les besoins matériels n'en est pas vraiment un. L'homme ne vit pas de pain seulement. Parallèlement les valeurs spirituelles ne forment pas un but en elles-mêmes. Plus que tout autre chose, nous devons devenir responsables pour d'autres hommes, pour d'autres communautés. L'égalité est certes juste, et plonge ses racines dans le christianisme. Mais nous devons refuser de la poursuivre seulement pour nos propres pays. Notre objectif devrait être de parvenir à une égalité au niveau international ; ce but est tellement élevé que les énergies, le cœur et l'imagination de tous seraient requises, et que nos problèmes actuels se résoudraient d'eux-mêmes. »

F.-H. Wetterfors.

EST-CE NOTRE AFFAIRE, MESDAMES ?

Voler... qu'est-ce que c'est ?

« Prendre ce qui ne t'appartient pas », serait la réponse évidente à cette question, posée par un enfant à ses parents. Mais cette réponse est-elle bien si simple, si évidente ? Qu'est-ce qui ne nous appartient pas ? N'est-ce pas tout ce qui nous est dû, que la société nous le donne, ou non ? Plus d'argent, plus de temps pour nos loisirs ? Et si nous prenons ce à quoi nous estimons avoir droit, qui sera accusé ? Qui sera lésé ?

Dans le journal *Der Bund* du 21 avril 1971, on pouvait lire un article intitulé : « C'est logique qu'il y ait des voleurs ». Mme Erika Faust-Kübler, son auteur, s'en réfère à une rencontre entre représentants de grands magasins tels que Globus, Jelmoli, Migros et Spengler, au cours de laquelle fut étudié le problème du vol à l'étalage. Ce problème a pris une telle envergure au cours de ces dernières années qu'il est impossible de l'ignorer. Les pertes se montent à des millions de francs. Notre société, dans laquelle les rapports entre l'offre et la demande sont de plus en plus disproportionnés, provoque une sollicitation exagérée. Elle tend à rendre admissibles toutes convoitises même si elles dépassent les moyens dont on dispose. Mme Faust constate que, d'après les statistiques, le vingt-quatre pour cent des « voleurs » sont des enfants qui n'ont pas quinze ans ; ce n'est ni la faim, ni la nécessité qui les pousse à ces actes, mais c'est devenu pour eux un vrai sport, une façon de devenir des héros, de pouvoir être considérés par leurs camarades comme étant passés maîtres dans l'art ! D'autre part, il s'agit bien souvent d'enfants qui ne trouvent pas dans leurs familles l'affection, l'attention et la sécurité nécessaires.

Une institutrice anglaise s'est penchée sur cette question. Elle se vit appelée à s'occuper d'une classe d'enfants de huit ans, dans un des quartiers les plus déshérités de Londres.

« Les enfants qui me furent confiés étaient les plus désobéissants, arrogants et rebelles dont j'aie jamais eu à m'occuper ! raconte-t-elle. Que faire avec une telle classe ? »

L'institutrice commença par établir une discipline sans équivoque. Puis, son attention fut attirée par un groupe de jeunes qui déclarèrent : « On ne nous donne pas de buts assez grands auxquels nous pourrions nous consacrer. On n'attend pas assez de nous ! » Voici donc ce qu'elle proposa à sa classe : « Comment pourrions-nous contribuer à créer un « Commonwealth » qui soit un exemple de la façon dont les nations peuvent vivre ensemble ?

» Cela les intéressa. Nous avons décidé de commencer par nous préoccuper de l'Inde, poursuit-elle. Bien sûr, ils avaient appris que, là-bas, beaucoup d'enfants mouraient encore de faim. Je leur dis que cela pourrait être évité si les hommes apprenaient à être honnêtes, et que, s'il y avait encore tant d'affamés dans le monde, c'était dû en grande partie à la corruption de ceux qui gardaient l'argent pour eux et ne le faisaient pas parvenir au bon endroit.

» Il fut décidé que nous commencerions à mettre de l'ordre dans notre propre quartier. Les enfants étaient d'avis que la meilleure façon de procéder serait de liquider tous les fraudeurs et les voleurs qu'on pourrait découvrir ! Je leur dis qu'ils pourraient peut-être commencer par penser aux vols qu'ils auraient commis eux-mêmes ! « A qui d'entre vous est-il déjà arrivé de prendre quelque chose qui ne lui appartenait pas ? » demandai-je. Les deux tiers des mains se levèrent. Nous décidâmes de faire une liste des objets volés. Cela allait des gâteaux de l'armoire de la cuisine à l'argent des caisses des magasins, en passant par tous les « trucs » pour soutirer des objets dans les grands étalages : shampoings, plumes réservoir, chocolat, petites automobiles, crayons, gommes pour ne nommer que quelques-uns des objets.

» Qu'allez-vous faire pour redresser la situation et quand allez-vous le faire ? » leur

(Suite page suivante)



Il est partout un visiteur
que l'on reçoit de belle humeur.
Qui donc est-ce ? vous voyez JUST.
Comme dit Roland Jay : « c'est juste ! »

40 ans Just

Fabrique de brosses et produits JUST 9428 Walzenhausen



Notre affaire, Mesdames (suite)

demandai-je. Ils décidèrent de rendre l'argent pour les objets volés. Ce fut le début d'une épopée passionnante pour toute la classe. Un des garçons glissa l'argent que valait la plume réservoir soutirée sur le comptoir sans rien dire ! Je retournai avec lui au magasin pour l'aider à expliquer au tenancier le pourquoi de son geste. Celui-ci fut fort surpris ! Il me dit que, chaque année, ce sont des milliers de livres sterling qui doivent être passés par pertes sèches à cause des vols ; à tel point qu'on a dû interdire l'accès d'un magasin aux écoliers des quatre collèges du quartier !

» Puis, un autre enfant eut une bonne idée concernant l'Inde. Il pensa que les gens du Commonwealth devraient cesser d'être égoïstes. Il amena à l'école une boîte destinée à récolter l'argent qui proviendrait non d'un surplus donné par les parents, mais de l'argent de poche que lui et ses camarades économiseraient en s'abstenant d'acheter des sucreries. On avait dû, auparavant, avoir recours pour cet enfant à un psychologue. Depuis ce jour-là, ses difficultés disparurent.

» Toutes ces entreprises eurent une action directe sur l'attitude de la classe. Le degré de concentration augmenta d'une façon remarquable. Ces expériences m'ont prouvé que, aussi jeunes et difficiles que soient les enfants, ils peuvent devenir des forces positives au lieu d'être des problèmes, si on leur donne un but compréhensible assez grand et intéressant. »

Vouloir de façon exagérée plus de temps, plus d'argent pour nous-mêmes, n'est-ce pas voler deux tiers de l'humanité de ce dont elle a réellement besoin ? Chez nous, on redoute sérieusement les conséquences de l'inflation. Ne serait-elle pas une suite directe d'une attitude que nous évitons soigneusement de qualifier de frauduleuse ?

La situation se transformerait bien plus rapidement que nous ne le pensons si nous acceptions de nous remettre aux rangs des écoliers dont nous avons parlé pour ce qui en est d'apprendre à commencer par le bon bout ! Pourquoi ne pas décider aujourd'hui de répondre à la question de leur institutrice : « Qu'allez-vous faire pour redresser la situation, et quand allez-vous le faire ? »

M.-Cl. B.

Nouveautés
Elégance
Qualité

lausanne
genève
neuchâtel
fribourg
chaux-de-fonds
basel



la maison du tricot sa



Nouveaux films documentaires à disposition (parlés français)

Carrefour des nations — 25 ans de Caux

Le dernier documentaire tourné par David Channer, Christoph Spreng et Jack Dickson. Vingt minutes d'images actualisant le rayonnement de Caux, dans l'industrie, en Irlande du Nord, parmi les jeunes, au Tyrol du Sud. Un superbe document en couleurs.

Papouasie-Nouvelle Guinée, pays d'avenir

Court-métrage de 12 minutes tourné dans un pays à la veille de son indépendance politique, où le visiteur passe sans transition de la jungle aux plus modernes installations minières.

Destinée de l'Asie

Documentaire tourné l'année dernière en Malaisie et à Calcutta, lors de la tournée de « Il est permis de se pencher au dehors » en Asie du Sud Est. Durée de projection : 20 minutes.

Ces films peuvent être loués au Service des films du Réarmement moral, 1824 Caux (Suisse) ou 68 bd Flandrin, Paris 16^e (France).